

## LA DANSE

# Dancing exotique



L'inclassable couple : lui porte aux doigts des bagues en forme de serpents emmêlés. Il ressemble à un garçon d'hôtel borgne, qui a mis son complet des jours de sortie. Elle,

visille blonde ravagée, porte un corsage rouge, orné de serpents, un corsage de Bohémienne. Je la reconnais : c'est le petit griffon habillé que font danser les pauvres roulottes, les saltimbanques dans les villages.

Tout près d'eux, quatre jeunes gens très longs, deux à tête de lapin, un à tête de brochet, un à tête de rat. Ils ont peut-être leur auto. Ou ils vendent de la coco.

Deux couples simplement ridicules. Par là, moins déconcertants, plus humains : un vieux, qui pourrait être ancien comptable ou ancien ministre, remue sur la piste une grosse vieille femme, en robe noisette, aux bras de lutteur, coiffée d'un chapeau qui ressemble à ces calottes de canotier, bords arrachés, que portent les clowns. Un autre vieux, plus vieillard, un vieux sans regard, aux yeux décolorés — ses orbites semblent vides — pousse devant lui une jeune femme dont le chapeau et la robe sont semés de cabochons rouges, comme on en voit sur les cuivres des bazars algériens.

Cette femme est belle et semble dominer la foule tassée qui tangue. De sa robe noire sortent des bras pathétiques et d'une blancheur de fantôme. Son regard est féroce. C'est pour elle que je tuerais et elle me dénoncera.

L'orchestre des nègres joue un fox. Ils chantent et un coup imperceptible, sourdement, sur la grosse caisse marque le temps. Tango : les musiciens chantent un air liturgique et crapuleux sur le déroulement saccadé de la marche. Lumières baissées. On dirait un cabaret du Klondyke au ciné. Les danseurs avancent comme des assassins fatigués.

On rêve d'un jardin dans un bourg, même d'un jardin de notaire.

Léon WERTH

ble que devant moi des cametots en bombe dansent avec des filles de maison.

Hautes et larges, trois femmes, dont les robes sont lamées d'or et d'argent : leur solidarité est celle d'un groupe de cipayes. Mais elles sont plus théâtrales. Harnachées, cuirassées, ce sont les guerrières d'une légende ou d'une revue à grand spectacle. Découplées, elles portent leur cuirasse à même la peau. Garde barbare. Elles s'approchent. Elles seraient vieilles, si la vieillesse comportait tant d'insolence. Maintenant je distingue, dans l'ombre de leurs vastes chapeaux en forme de casques, leurs visages en creux et coutures. Visages de vieux généraux.

Des femmes jeunes, ici et là, qui séduiraient, si l'absence totale d'expression ne donnait à leurs traits une amertume d'objet neuf et fabriqué. Leurs visages sont lisses et frais, mais à la façon du linge repassé, amidonné, glacé. Et les yeux sont trop liquides. Elles bougent : elles doivent être vivantes.

Voici deux étrangères : elles ne sont ni de la Pampa ni de la Porte Maillot. Elles viennent de la rue de la Paix, de la rue Royale ou de Belleville. Dans l'œil, au contour des pommettes, on découvre quelque mobilité et on ne sait quel esprit de romance. Mais aussi de la lassitude et du renoncement. Elles ont été cousettes. Elles se destinent à un autre métier. Elles ne dansent qu'avec les danseurs professionnels, initiateurs, lanceurs peut-être.

Une table de famille : la mère est assise entre ses deux filles. Mais on dirait qu'elle les offre. Le groupe est serré. On ne sait pas où commencent les diamants de l'une, où finissent les diamants de l'autre.

C'est un pays limité par la Porte Maillot et la République Argentine. Petit pays, il subit l'influence des pays frontaliers. Il reçoit à la fois la civilisation de l'armée de la Grande-Armée et la civilisation sud-américaine. C'est un miracle géographique qu'un si petit pays touche à des régions si éloignées dans l'espace. Et, cependant, on constate l'alternance d'un type Porte Maillot et d'un type Sud-Amérique. Mais on ne peut préciser davantage cette classification ethnique. On ne sait pas si ceux qui composent le groupe sont courtiers en autos, coureurs, voleurs de Rolls, membres d'une association de malfaiteurs tenant ses séances au Pesage ou dans une brasserie à musique, négociants de Buenos-Ayres ou « objets d'une demande d'extradition ».

Leurs compagnes ont des airs de louces. Contre quoi, contre qui ont-elles dû se défendre ? Et où ? Leurs robes semblent volées, plutôt que choisies. On croirait qu'elles ont eu tout juste le temps de regarder l'étiquette et de choisir la plus chère. Un mannequin égaré dit : « Ce n'est pas un milieu de couture ». Ces louces parlent avec un guttural accent étranger où perce un accent de fortifs. Et, tant elles ont un caractère monumental, leurs bagues ne ressemblent plus à des bijoux. Leur seule élégance est au dossier de leurs chaises : elles y ont posé leurs manteaux de fourrures. Mais cette élégance est tout près de la bête, encore.

On dirait le dancing inventé par un feuilletoniste naïf, qui voulut peindre les milieux où le monde de la « haute » touche au monde du crime. Si encore on était sûr que cette odeur de crime ne fût pas une illusion. Du moins on saurait à quoi s'en tenir. On observerait avec tranquillité, comme on contemple au cinéma un cabaret d'aigrefins. Mais, ici, notre malaise n'a point d'autre cause, peut-être, qu'un contraste neuf entre le luxe et la vulgarité. Il me sem-